

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léopold LEVAUX

La gaieté du Père Lebbe

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1947, tome 45, p. 45-58

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

La gaieté du Père Lebbe

Nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs ces quelques pages sur le Père Lebbe, que beaucoup ont connu et apprécié dans la retraite et les conférences qu'il fit autrefois dans notre collège. Par la même occasion, nous voudrions remercier M. Léopold Levaux, d'avoir bien voulu, dans son amabilité à notre égard, reprendre des contacts que les dures années de la guerre avaient rendus impossibles. M. Levaux fera paraître prochainement, aux Editions Universitaires, Bruxelles et Paris, un ouvrage qui ne manquera certes pas d'intérêt pour nos élèves, comme pour nos anciens, et que nous recommandons chaudement à tous : « Le Père Lebbe, apôtre de la Chine moderne, 1877-1940 ». Un peu plus tard, un second volume sortira également de presse, sous le titre : « L'âme vivante du Père Lebbe », qui permettra de retrouver la vraie figure du vaillant missionnaire et de percevoir à nouveau le son ardent de cette âme vibrante et toute brûlée de zèle apostolique.

LA REDACTION

Je parlerai de sa gaieté. Elle constitue un trait marquant de sa figure.

Comme interlocuteur, comme convive, comme conférencier, le Père Lebbe était très allant, très vif d'esprit. Il avait, comme on dit, le mot pour rire. Dans l'intimité, il lui arrivait fréquemment de rire aux éclats. Et de quelle amusante manière il recourait au langage familier, parfois même argotique, souvenir de son enfance et de sa jeunesse parisiennes !

Son hilarité semblait, pour partie, lui servir de soupe. (Ne vaut-il pas mieux se presser de rire, pour ne pas pleurer ?) Aux oreilles de ceux qui le connaissaient bien, elle sonnait comme un signal qui leur faisait saisir beaucoup de ce qu'il sentait et pensait, notamment dans l'ordre critique. « Le rire est, avant tout, une correction », observe Bergson¹.

Cependant, au fur et à mesure que j'ai été plus introduit dans son intimité, je l'ai trouvé beaucoup plus sévère et plus taciturne que je n'eusse pu le croire d'abord.

¹ *Le Rire*, Essai sur la signification du comique, Alcan, Paris, 1911, p. 200.

Parfois même, son sérieux allait jusqu'à m'imposer un sentiment de déférence touchant à la crainte. Ce n'est pas que sa gaieté fût en rien factice. Mais quand il se retrouvait vis-à-vis de lui-même et, par conséquent, par la foi, en face de Jésus-Christ qui « sera en agonie jusqu'à la fin du monde¹ » au fond de chaque âme, son recueillement revêtait, surtout à certaines heures, quelque chose de presque tragique. Près de lui, j'ai senti, comme nulle part ailleurs, que le monde est à sauver, et que son salut ne s'opère que par un terrible labeur d'immolation. Il ne s'agissait plus de gaieté, alors, mais de la plus extrême gravité, compagne de la douloureuse Passion apostolique.

Ceci dit, c'est un fait que le Père Lebbe riait souvent.

Le rire, sur ses lèvres, m'a paru jaillir d'une double source : tout d'abord, d'une disposition de son tempérament, et, notamment, de cette forme de l'intelligence critique qui fait apercevoir, d'emblée, le risible ; et puis, de l'innocence, de la paix profonde de l'âme, de la joie parfaite qui l'habitait.

Au cours de l'été 1924, j'avais eu la joie de lui révéler Léon Bloy. C'était à Beauplateau, chez les Pères Rédemptoristes.

Le Père Lebbe et moi, nous devions parler au couvent, admirablement situé sur les hauts plateaux forestiers de l'Ardenne et admirablement solitaire et recueilli, lui de la Chine et moi de Léon Bloy.

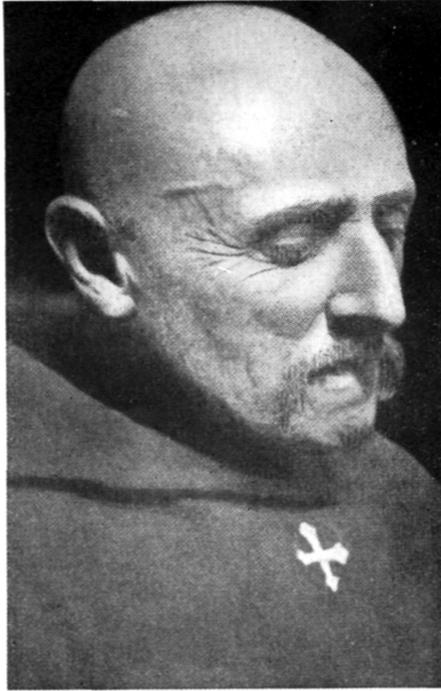
Il n'était pas sans défiance à l'égard du « Pèlerin de l'Absolu », sur la mauvaise réputation qui était encore faite à ce dernier — et que, ma foi, l'on peut comprendre, en tenant compte des différences, parfois énormes, qui existent entre les tempéraments et les optiques — dans les milieux sacerdotaux. Il craignait un peu aussi (il me l'a avoué par après) un panégyrique exclusivement inspiré par l'amitié et la reconnaissance. Défiance et crainte, j'ose le dire, furent pleinement dissipées.

Tout en jugeant la voie de Bloy unique et pleine de périls — « Mais il y a en lui des dons exceptionnels, d'une merveilleuse profondeur », ajoutait-il, — il s'enflamma pour nombre de ses pages. « Il a du génie ! Quelle

¹ Pascal.

verve ! C'est beau comme du saint Paul ! » exultait-il, à propos de la fin du *Siècle des Charognes*. « Je le citerai en chaire ! »

Or, le fragment dont il s'agit se termine de la sorte : « Il est intolérable à la raison qu'un homme naisse gorgé de biens et qu'un autre naisse au fond d'un trou à fumier.



Le Verbe de Dieu est venu dans une étable, en haine du Monde, les enfants le savent, et tous les sophismes des démons ne changeront rien à ce *mystère* que la joie du riche a pour SUBSTANCE la Douleur du pauvre. Quand on ne comprend pas cela, on est un sot pour le temps et pour l'éternité. — Un sot pour l'éternité !

« Ah ! si les riches modernes étaient des païens authentiques, des idolâtres déclarés ! il n'y aurait rien à dire.

Leur premier devoir serait évidemment d'écraser les faibles et celui des faibles serait de les crever à leur tour, quand l'occasion s'en présenterait. Mais ils veulent être catholiques tout de même et catholiques comme ça ! Ils prétendent cacher leurs idoles jusque dans les Plaies adorables !...

« Et vous voudriez que je ne les appelle pas des charognes ! »

On voit que son admiration pour Bloy n'avait rien de mièvre.

Souvent, à telle ou telle saillie que je lisais, il éclatait de rire. Le soir, dans sa chambre, au fond du couvent silencieux, avant qu'il ne se livrât à son travail nocturne, il me fit lire à nouveau du Bloy pour lui seul, puis le lendemain encore, dans le vicinal et dans le train, tandis qu'il entrecoupait la lecture de courtes plongées dans son bréviaire ou dans le sommeil. Au sortir de la prière, ou au réveil, il me disait : — « Lisez-moi encore ». Et ainsi, jusqu'à la terrasse d'un café de la rue des Guillemins, à Liège, près de la gare, où, moi lisant, lui écoutant, et toujours redemandant, nous attendîmes sa correspondance pour je ne sais plus quelle destination. Au moment du départ, je l'obligeai à accepter mon volume de *Pages choisies* de Léon Bloy, qu'il emporta ravi et confondu de gratitude, car un don presque insignifiant en provoquait, chez lui, l'émouvante effusion.

« Il y a deux choses que je regrette, me confia-t-il un jour, et me répéta-t-il à plusieurs reprises : c'est de n'avoir pas connu Léon Bloy, et de n'avoir pas fait la guerre. » La guerre, ce phénomène que Bloy lui-même a qualifié de « chose horrible et détestable », mais qui par le fait même, procure une occasion extrême au déploiement des âmes, il l'a faite, et quelle guerre ! Et maintenant, là-haut, il doit connaître Léon Bloy. Mais, chez un homme aussi fondu dans les vouloirs divins, l'expression de ce regret, quant au « Mendiant ingrat », donne une haute idée de l'intérêt que celui-ci éveillait en lui.

Dans une lettre, datée du 21 juillet 1934, il m'écrit : « La SEULE vraie douleur, selon le mot le plus beau de Léon Bloy, la seule vraie douleur, c'est de n'être pas

¹ *Mon journal*, p. 331-332, Paris, Mercure de France, 1904.

des saints ». Il fait une erreur de citation, le texte exact étant : « Il n'y a qu'une tristesse, c'est de n'être pas des Saints¹ », mais on voit que l'admiration subsiste.

C'était, avant tout, le sermonnaire de génie qui, en Léon Bloy, l'avait électrisé, « l'écrivain de Dieu », projetant en images splendides la substance surnaturelle de la Foi. Mais c'était aussi, à n'en pas douter, le pamphlétaire, le comique, servi par un styliste formidable.

L'ironie de l'auteur de *L'Exégèse des Lieux communs*, son flagellant persiflage, sa virtuosité cruelle dans le maniement de la ridiculisante antiphrase, son puissant humour étayé sur la métaphysique et sur la mystique chrétiennes, sa bonhomie toute française, ses hardiesses et ses crudités de grande allure, ses violences à haute tension, comme son recours au langage populaire, voire populaire (« quand le tire-pied de son grand-père lui remontait dans l'œsophage » ainsi qu'il a écrit), c'est tout cela, porté par un art inouï, et irradiant une poésie grandiose, qui, je le constatais, agissait avec une force et une acuité extraordinaires sur mon saint auditeur.

C'était, pour lui, « comme pour tant d'autres », une révélation, bien qu'en ce qui le concernât, il fût tout à fait à hauteur d'appui, et davantage ! L'homme de combat reconnaissait l'homme de combat. Dans l'un comme dans l'autre, il y avait, avec un immolé surnaturel, un chevaleresque redresseur de torts. Le Père Lebbe percevait, j'en suis sûr, que Léon Bloy et lui fréquentaient certains parages, peut-être pas identiques, mais fort voisins tout de même, en tout cas pas très fréquentés du commun, et cela lui donnait, à n'en pas douter, le sentiment rare d'une réintégration. L'homme d'avant-garde, l'explorateur apostolique, le défricheur intrépide si rudement contredit jouissait, en quelque sorte fraternellement, de l'énergie vengeresse qui caractérise l'œuvre si longtemps méprisée du *Pèlerin de l'Absolu*, qui me disait : « Je suis un batteur d'estrade ».

J'ai souvent observé l'effet que produit l'œuvre de Bloy sur les ecclésiastiques faits pour la comprendre :

¹ C'est là, on le sait, le mot très profond qui termine *La Femme pauvre*.

c'est un soulagement, comparable à celui qu'apporte un juste règlement de comptes.

C'est qu'il y a forcément dans tout rassemblement, même religieux et, en général, dans toute organisation collective, une part de maldonne, voire d'oppression, et, par conséquent, de souffrance, provenant de la proximité, parfois meurtrissante, de beaucoup de choses inégales. C'est de cela qu'entre autres, Bloy, moralement et psychologiquement, soulage. Aussi bien, il ne délivre pas seulement les prêtres et les religieux, mais aussi les laïcs.

Je voyais donc le Père Lebbe frémir au contact de l'allégresse guerrière qui, parmi les plaintes et les gémissements, voire les discordances, s'échappe de l'œuvre de l'écrivain unique en son genre. Elle se communiquait à lui, cette allégresse, elle le faisait rire d'un rire apparenté, j'ose le croire, à celui qui s'élèvera de Celle dont il est dit au Livre de la Sagesse, qu'« elle rira au dernier jour », à l'instant, auquel sont ordonnés tous les instants, où l'Agneau dont elle est la Mère immaculée consommera son irrécusable Victoire.

Il subsistait, chez le lazariste formé à Paris, quelque chose du gavroche. De là vient qu'il écrivait et parlait parfois le français avec une verdeur qui, certes, excluait n'importe quelle allusion tant soit peu scabreuse, néanmoins sans bégueulerie aucune. Il n'aurait pas supporté Bloy s'il avait été en quoi que ce fût bégueule.

Je lui ai, par exemple, entendu bravement qualifier de « tours de cochon » certaines façons de faire qui n'étaient pas jolies, jolies, et qui, néanmoins, ne se pratiquent pas seulement à l'extérieur de l'Eglise. Il parlait de son « tabac oculaire » ainsi désigné — expliquait-il jovialement — « parce qu'il l'avait eu à l'œil ! »

Dans une lettre, à propos de librairie, il m'entretient d'« une collection *wrf* », comprenez de haute tenue. Quelque part, l'Abbé du Monastère des Béatitudes qu'il était devenu, parle de ses « momies et moines ». Ailleurs, l'aumônier d'Action catholique qu'il était aussi, signale l'existence autour de lui de « toute une armée de militants enragés ». L'argent devenait « cette mamonnerie », du Mammon d'iniquité de l'Évangile, et plus souvent

« les sapèques¹ », à moins que ce ne fût « cette manne si rare qui a nom sapèque ».

S. Paul, il l'appelle « un homme du métier s'il en fut jamais ». Dans une lettre encore, me donnant en exemple la résignation héroïque de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, il fait de celle-ci « une professionnelle en cette matière ».

Quelquefois, à l'égard des façons erronées ou insuffisantes de mener l'existence apostolique particulièrement, sa jovialité devient narquoiserie, et même sarcasme, et l'on sent alors que sa plume aurait pu se faire terriblement acérée.

Voici comment il se moque au passage des routines périmées et inefficaces de certains détracteurs de l'audacieuse méthode missionnaire qu'il avait inventée, dite « méthode de Tien-tsin » : « Parlez-moi de l'âge d'or, du beau temps d'autrefois, de la méthode pépère qui consiste à attendre que le lièvre vienne poser devant le fusil — ou mieux encore frapper à la porte de la cuisine... »

Le peur à laquelle cèdent les lâches, il l'appelle : « l'ignoble frousse », à moins qu'il ne la dénomme, plus formidablement, « l'immonde péché de lâcheté, la fuite devant le devoir pour conserver sa peau intacte ! »

Les timorés, les geignards, il les englobe dans cette dénomination collective et plus clémente : « M. Pessimiste ». Et il le raille, ce triste Monsieur, à propos d'espairs apostoliques que lui, le Père Lebbe, vient de formuler : « J'entends M. le pessimiste me dire : « Hum ! hum ! jeune homme, tout ce blé n'est pas encore en grange...² »

Il a des mots drôles, comme celui-ci, où il se plaisante lui-même, avec ses coopérateurs : « A force de ne rien trouver, on combina un petit plan... », ou comme cette cascade de comparaisons drolatiques, à la fin d'un discours, à Verviers, en décembre 1926, aux fêtes d'accueil offertes aux nouveaux Evêques chinois : « Dans la partie que nous disputons contre le diable, il nous manquait

¹ Ce sont des petites pièces rondes de 22 à 24 mm. de diamètre pesant 4 gr., fondues avec un alliage de cuivre et d'étain, et percées au milieu d'un trou carré, afin de pouvoir les enfiler avec une corde ; on les appelle *tsien* en chinois. La sapèque valait, vers 1850, un demi-centime français. Le mot semble d'origine portugaise.

² *En Chine il y a du nouveau*, p. 226.

des atouts. Nous avions déjà du cœur... des dames — les religieuses — et les valets —... nous, si vous voulez... Le Bon Dieu vient de nous donner les as, nos évêques ! La partie est gagnée. »

Parfois, il déploie dans le récit une verve comique qui touche à la comédie, ainsi, par exemple, dans un endroit *d'En Chine il y a du nouveau*¹ où, pour faire comprendre ce miracle : les membres du Comité d'Instruction publique « férus d'esprit laïque » et, disons-le carrément, « primaire » (philosophie Homais et Cie), mais sollicitant tout de même et officiellement, du clergé catholique de bien vouloir ériger un collège dans la ville, il se livre à un rapprochement plutôt « rosse » :

« Figurez-vous, mes bons amis de Belgique, de France et de Suisse... figurez-vous une petite sous-préfecture de France sous le ministère Herriot et Cie. Le sous-préfet est cartelliste ; le Conseil municipal est radical ; tout ce qui enseigne ou s'occupe d'enseignement est du plus beau « primaire », dans tout ce que l'esprit « primaire » renferme de sûreté de soi et de certitude scientifique (Durkheim, Levy-Bruhl, etc..) Le bon peuple n'est rien du tout, sauf une poignée de catholiques et sans influence... »

Puis il montre les autorités visitant le représentant de Monseigneur, de passage dans la région : « La fanfare municipale va le recevoir à la gare, avec un piquet de pompiers en grand uniforme : le long de la grande rue, les sergents de ville font la haie : M. le sous-préfet a ordonné de pavoiser... »

Le dialogue s'engage. Finalement, le Vicaire général, « suffoqué », dit aux autorités laïques : « Mais vous savez bien que si Monseigneur établit votre collège, ce sera un collège catholique ? »

— « Justement, répondent en chœur le maire cartelliste, le conseil municipal, l'enseignement Durkheimien, etc., c'est pour cela : nous nous apercevons que, tout compte fait, il n'y a que les curés et les jésuites pour éduquer la jeunesse... »

Et l'école est fondée et inaugurée, avec musique militaire, banquet, discours à la clé : « Ce fut — conclut le

¹ p. 88 à p. 99.

Père Lebbe — une grande et belle fête de ce que l'on pourrait aussi appeler ici « Union sacrée ».

Ailleurs, dans une lettre à un ami d'Europe, il décrit certains exploits de ses Petits Frères, ses moines, *cum grano salis*. Les vivres sont assez spéciaux : « Comme nourriture : des trucs grands comme des roues de char qu'il fallait casser au marteau, puis faire fondre dans nos jattes d'eau bouillante... »

Tandis que « les obus tombaient *a dextris et sinistris* », il n'a malheureusement pas eu l'heur d'être présent : « Pends-toi, Crillon ! » s'écrie-t-il.

Enfin, « pour achever ce petit crayon comme eût dit S. Vincent », badine-t-il, il raconte que la canicule a été exceptionnelle et effroyable : on mourait comme des mouches ; lui-même, qui ne craint pourtant pas la chaleur, « a été tout près de perdre la face ». Alors, il gouaille :

« Pour garder le sourire et ne pas perdre une si bonne occasion de mériter un peu, tant pour soi que pour les autres, les Petits Frères chantaient avant de commencer le travail :

Le soliste : « Bons Petits Frères, vous voici dans la première (ou la 2^e ou la 3^e) décade de la canicu-u-u-u-u-le.

« Tous *con amore* : Alleluia !

« Et saisissant les instruments de travail, souvent en plein soleil, ils entraient, ils se précipitaient dans la fournaise. Comme les Hébreux de la captivité de Babylone, la flamme les a respectés. *Alleluia !* »

Et il signe sa splendide et pétillante épître : « Votre vieux Petit Frère qui vous aime bien ».

Paul Cazin, humoriste catholique, a réclamé le droit de rire à côté du Bon Dieu : cette « canicu-u-u-u-u-le » précédant cet « *Alleluia!* », n'est-ce pas, justement, ce droit pratiqué par le Père Lebbe, avec quel entrain, quel enjouement et quelle simplicité, en liaison si originale, par ailleurs, avec l'ascétisme monastique et l'héroïsme militaire ?

Ses lettres étaient souvent ponctuées de locutions empruntées à S. Vincent : « Or sus!... » « Vive Dieu!... » qu'apportait parfois un plus moderne et plus populaire : « Vrai

de vrai ! »... Quand il avançait une opinion, il commençait fréquemment comme ceci : « Ma petite pensée est que... », (à l'instar de S. Vincent, qui enseignait à ses fils l'art de prêcher sous l'appellation de « petite méthode¹ » et qui parlait de sa « petite manière de vivre²»). Il s'appelait lui-même : « ce pauvre missionnaire »...

Très souvent, je l'ai entendu répéter, avec un humour teinté tantôt d'allègre moquerie, tantôt d'amertume vengeresse, tantôt, aussi, de ferveur lyrique, une formule à base d'argot, qui disait admirablement ce qu'elle voulait dire, et qu'il m'a raconté tenir de Mgr de Vienne, vicaire apostolique de Chine, mais qu'il avait faite vraiment sienne, fond et forme : « Le crucifix est en bois de poirier ». Ne voulait-il pas, éperdument, être « la poire » du Bon Dieu, le cher Père, « la poire fondante » qui régalaient les hommes pour l'amour du Maître ?

Toutes ces manières de s'exprimer, gentilles, familières, populaires, avaient pour effet de le rapprocher d'eux, les pauvres hommes, de les apprivoiser, de leur faire prendre confiance en lui, de leur rendre plus facile l'accès des hautes pensées divines et des sentiments verticaux comme la Croix qui l'habitaient. Elles lui étaient, certes, naturelles et spontanées, ces manières. Mais il ne les tolérait en lui, à n'en pas douter, que pour des raisons apostoliques. « Faire rire — a dit quelqu'un — est déjà une œuvre de miséricorde³. »

Ce qui les rassurait davantage encore, les hommes qu'il appelait à Dieu, c'était son rire, son deuxième rire, auquel je viens, qui me bouleversait personnellement le cœur de façon délicieuse, à une profondeur extraordinaire, comme une caresse venue du Paradis, par un cheminement inattendu.

Il y a dans Dostoïewski une page — une de celles par lesquelles le plus spécifique des écrivains russes doit être

¹ Boudignon, *Saint Vincent de Paul*, p. 9.

² Coste, *Monsieur Vincent*, tome II, p. 411.

³ Mgr Julien, cité par Georges Goyau, *L'épanouissement social du Credo*, Desclée de Brouwer, Paris, 1931, p. 309.

tenu pour grand entre les grands, dans la science de l'homme — dont je veux faire application au Père Lebbe, parce que tout ce qui, en elle, porte sur le rire et la bonté, le rire et l'innocence, s'applique exactement à lui. La voici, cette page. Elle est tirée de *l'Adolescent*. C'est le héros du livre, « un pauvre adolescent », comme il dit de lui-même, qui parle :

« J'ai cette idée que, lorsqu'un homme rit, la plupart du temps, il est répugnant à regarder. Le rire manifeste d'ordinaire chez les gens je ne sais quoi de vulgaire et d'avilissant, bien que le rieur, presque toujours, ne sache rien de l'impression qu'il produit. Il l'ignore, de même qu'on ignore en général la figure qu'on a en dormant. Il est des dormeurs dont le visage reste intelligent, et d'autres, intelligents d'ailleurs, dont en dormant le visage devient très bête et partant ridicule. J'ignore d'où cela vient : je veux dire seulement que le rieur comme le dormeur, le plus souvent, ne sait rien de son visage. Il est une multitude extraordinaire d'hommes qui ne savent pas du tout rire. Au fait, il n'y a pas à savoir : c'est un don qui ne s'acquiert pas. Ou bien, pour l'acquérir, il faut refaire son éducation, se rendre meilleur et triompher de ses mauvais instincts : alors le rire d'un pareil homme pourrait très probablement s'améliorer. Il est des gens que leur rire trahit : vous savez aussitôt ce qu'ils ont dans le ventre. Même un rire incontestablement intelligent est parfois repoussant. Le rire exige avant tout la franchise : où trouver la franchise parmi les hommes ? Le rire exige la bonté, et les gens rient la plupart du temps méchamment. Le rire franc et sans méchanceté, c'est la gaieté : où trouver la gaieté à notre époque et les gens savent-ils être gais ?... La gaieté de l'homme, c'est son trait le plus révélateur, avec les pieds et les mains. Il est des caractères que vous n'arrivez pas à percer : mais un jour, cet homme éclate d'un rire bien franc, et voilà du coup tout son caractère étalé devant vous. Il n'y a que les gens qui jouissent du développement le plus élevé et le plus heureux qui peuvent avoir une gaieté communicative, c'est-à-dire irrésistible et bonne. Je ne veux pas parler du développement intellectuel, mais du caractère, de l'ensemble de l'homme. Ainsi si vous voulez étudier un homme et connaître son âme,

ne faites pas attention à la façon dont il se tait ou dont il parle ou dont il pleure, ou même dont il est ému par les plus nobles idées. Regardez-le plutôt quand il rit. S'il rit bien, c'est qu'il est bon. Et remarquez bien toutes les nuances : il faut, par exemple, que son rire ne vous paraisse bête en aucun cas, si gai et si naïf qu'il soit. Dès que vous noterez le moindre trait de sottise dans son rire, c'est sûrement que cet homme est d'esprit borné, quand même il fourmillerait d'idées. Si son rire n'est pas bête, mais si l'homme, en riant, vous a paru tout à coup ridicule, ne fût-ce qu'un tantinet, sachez alors que cet homme a une nature vulgaire, que tout ce que vous aviez remarqué chez lui de noble et d'élevé était ou bien voulu et factice, ou bien emprunté inconsciemment, et que fatalement il tournera mal plus tard, s'occupera de choses « profitables » et rejettera sans pitié ses idées généreuses comme des erreurs et des engouements de jeunesse.

« Ce n'est pas sans intention — continue l'étonnant anthropologue-psychologue — que j'insère ici cette longue tirade sur le rire... je la considère comme une des plus sérieuses conclusions que j'aie tirées de la vie... Et je la recommande tout particulièrement aux jeunes fiancées qui sont à la veille d'épouser l'homme élu, mais le dévisagent encore avec méfiance et perplexité, et ne sont pas définitivement décidées... Le rire est la plus sûre épreuve de l'âme. Regardez un enfant : certains enfants savent rire à la perfection, et c'est pourquoi ils sont irrésistibles. Un enfant qui pleure m'est odieux, mais celui qui rit et se réjouit est un rayon du paradis, une révélation de l'avenir, où l'homme deviendra, enfin, aussi pur et naïf qu'un enfant¹... »

Quelques-unes des propositions contenues dans ce texte peuvent paraître aventurées ou excessives : l'ensemble n'en est pas moins d'une sagacité et d'une justesse rares. Il est certain que le corps, à plusieurs égards, peut et doit être considéré comme le repoussis actif de l'âme. D'où, si l'on sait bien déchiffrer et bien interpréter les traits physiognomoniques et les manifestations du

¹ p. 330-331, de la traduction de Pierre Pascal, NRF, Paris, 4^e édition (1935).

comportement chez les hommes, on découvrira beaucoup de choses importantes de leur nature profonde.

Or, le rire constitue une des principales manifestations de celle-ci.

La seconde et la plus importante source du rire, chez le Père Lebbe, se situait dans sa franchise, sa bonté, sa gaieté sans arrière-pensée, « communicative, irrésistible et bonne », sa tendresse enfantine, par quoi il apparaissait déjà être devenu ce que « l'homme deviendra enfin », lorsqu'il aura été complètement régénéré par la Grâce sanifiante et sanctifiante, « aussi pur et naïf qu'un enfant ».

Ce genre de rire apparaissait surtout chez lui quand il était question de circonstances touchant à la vie spirituelle. Son apparition présentait « je ne sais quoi d'enfantin et d'incroyablement séduisant », pour utiliser encore ce que *l'Adolescent* exprime du rire d'un autre personnage, le très noble et très évangélique vieillard qui, justement, fournit prétexte aux observations que j'ai reproduites.

Alors, la tête du bien-aimé Père se relevait vivement, ses lèvres avançaient comme pour un baiser, ses yeux se remplissaient d'une lumière chaude et toute affectueuse, sa voix, lancée dans un déferlement, bondissait en des secousses harmonieuses, et le timbre s'en brisait indéfinissablement, comme pour une intime et chaude offrande. Celui qui riait ainsi n'était plus, en toute certitude, que bienveillance, compréhension, abandon, consolation à la peine de vivre et de porter sa croix. « Le crucifix est en bois de poirier », disait-il : alors, il en était de lui comme d'un poirier en fleur, dans une lumière céleste !

Ce deuxième rire correspondait adéquatement, dans sa sphère, aux plus hautes affirmations du Maître : *Beati*, aux divines Béatitudes, dont l'apôtre a fait le titre même de sa « Cour du Bonheur », c'est-à-dire de son monastère.

Ce deuxième rire, par-delà toutes les tristesses, toutes les vilénies, jaillissait comme l'attestation de l'ineffable joie d'exister, de par la bonté de Dieu (S. Thomas n'enseigne-t-il pas qu'il vaut mieux naître lépreux que de ne pas naître ?) comme le témoignage, surtout, de la félicité d'appartenir à l'ordre surnaturel et de pouvoir s'espérer,

« en toute sainte espérance théologique », de futurs élus du Ciel.

Ce deuxième rire, c'était comme l'efflorescence, physique et spirituelle tout ensemble, de celui qui s'est écrié tant de fois : « Que la vie est belle ! »... « Vive Dieu ! La vie est bien belle ! »... « Oh ! Dieu, soit béni qui a fait la vie si belle et si bonne¹ ! »...

Léopold LEVAUX

¹ Cité du Père Lebbe.